

## **Les Carminati, peu nombreux, fidèles pourtant à la Vallée**

On ne peut plus guère ne se fier qu'au bottin téléphonique officiel pour se faire une idée exacte du nombre de ressortissants d'un tel nom et dans telle ou telle région. D'aucuns, munis d'un portable, n'y figurent pas. Ces bienheureux ne seront au moins pas harcelés par les « appels entrant » !

Tentons tout de même l'essai. Selon l'annuaire téléphonique de la Vallée de Joux 2018/19, façon Guignard, on trouve 2 familles Carminati au Brassus, auxquelles il faut rajouter un non inscrit, une au Sentier, 2 au Lieu et une au Pont. Nous nous trouvons donc au total avec 7 familles du nom de Carminati à la Vallée. Ce qui correspond tout de même, grosso-modo, au nombre de la plupart des familles d'autres patronymes d'origine bergamasque. Et ce qui nous permet de dire aussi que ces ressortissants du nord de l'Italie, tout en ayant été et tout en restant un apport intéressant pour notre région, ne l'ont pas colonisée. Il est évident qu'il faudrait rajouter à ces noms ceux des conjointes qui ont pris le nom de leur mari à leur mariage.

Les Carminati semblent s'être mieux expatriés en France, puisqu'il y eut 1242 naissances de représentants et représentantes de ce nom de 1891 à 1962.

Selon Wikipédia, la famille Carminati est patricienne de Venise et originaire de Padoue.

Ses armes sont un char d'or en champ de gueule.

Nous ignorons quel est le plus fort noyau en Italie, et du nord principalement. Nous savons par contre que cette famille est bien représentée à Bello, dans le Valbrenbilla. Bello est cette étonnante commune, sauf erreur l'une des plus petite d'Italie, qui s'accroche à flanc de coteau de cette région tout en demeurant indépendante. Il n'y avait plus que 71 habitants en 2017. On peut penser que son rattachement à la grande commune voisine de Valbrenbilla sera sa destinée finale. Placée assez loin des autres agglomérations, le simple entretien de ses routes d'accès doit déjà hypothéquer gravement ses finances. L'église n'y est pas au milieu du village, ainsi qu'il est coutume, mais à un km au-dessus, placée sur un plateau très agréable accessible désormais aux voitures après une pente de forte inclinaison. Cette église est d'une grande beauté et mérite le détour. On ne peut plus guère l'apercevoir aujourd'hui d'en face et même d'un niveau supérieure, toute cachée qu'elle est désormais par la végétation qui a cru en même temps que l'ensemble des forêts de la région où désormais certains hameaux se cachent à l'ombre des grands arbres.

Les bûcherons expatriés autrefois à tous les coins de l'Europe pour pratiquer leur métier, idem pour les charbonniers, trouveraient désormais à exercer leurs activités en ces lieux mêmes qui furent complètement déforestés autrefois, d'où cet exode et ce manque de travail.

Bello est connu pour le nombre de châtaigniers qui poussent à proximité, tandis que cette espèce d'arbre a pratiquement disparu du versant opposé de la vallée, suite à une maladie dit-on. Espérons qu'elle ne se manifesterà pas sur ce

côté droite du Valbrenbilla et que longtemps encore les amateurs de châtaignes, l'automne venu, pourront aller remplir leurs saches sous ces beaux arbres..

On sait que le muretier Pietro Carminati, qui pratiqua longtemps en Suisse, en y reconstruisant nombre de murs de pierre sèche, est originaire de Blello. L'un de ses frères, Ernesto, fut bûcheron en Suisse et acheta une maison au village du Lieu où il réside désormais avec son épouse Franca.

L'un de nos anciens textes nous permettra de nous familiariser un peu mieux avec cette région certes situées à l'ombre des montagnes et avec très peu de soleil l'hiver, néanmoins attachante.

### **Si tu passes à Blello, n'oublie pas de monter là-haut**

Car là-haut, outre qu'il y a tout plein de beaux champs, certes un peu en pente, on trouve l'église du village, à un bon kilomètre de celui-ci et après qu'on ait monté pendant longtemps un chemin en montée plus que moyenne. Et celle-ci est une pure merveille. L'église et le cimetière, un peu plus loin sur le plat, pas que les morts, ils ne soient en pente pour leur repos.

Et en ce cimetière, on voit et découvre toutes les familles d'ici. Et parmi celles-ci, les Carminati que l'on retrouvera plus bas, avec notamment Pietro (1928-2008), longtemps muretier en Suisse, pays où il se faisait appeler Pierre, et avec quelle fierté !

L'ancien chemin muletier qui conduisait à l'église, et par lequel montaient chaque dimanche les fidèles, et en tous moments de l'année les préposés aux enterrements, la pente était rude pour ces robustes porteurs du cercueil, part de Blello pour se glisser sous la forêt. C'était une pure merveille avant qu'il ne soit en partie détruit par la construction de la route actuelle. Les restes tiendront-ils encore ou au contraire, ensemble déstructuré par les travaux récents, ne sera-t-il pas à plus ou moins brève échéance détruit par les orages. L'avenir nous le dira. Espérons tout de même en sa conservation.

C'est de ces hauts où se trouve l'église, avec un espace idyllique où se tiennent volontiers des fêtes de paroisse ou de village, que l'on peut partir à l'assaut de la montagne proche sur le versant de laquelle vous pourrez trouver l'endroit bien connu dit « Tre Faggi », soit « Trois Fayards ». Il s'agit d'arbres presque aussi vieux que le pays lui-même, nouveaux au possible et qui subsistent en ces altitudes malgré la rudesse d'un climat presque déjà de montagne. Une promenade à faire.

Le village de Blello lui-même, mis à part quelques vieilles bâtisses situées en dessous de la route, ne présente rien de particulier. Un village qui par ailleurs malgré la modestie de sa population, forme commune. Celle-ci semble avoir joliment laissé faire n'importe quoi en fait de construction, et c'est dommage, car de tels bâtiments, situés au sommet d'une pente, se voient presque où que l'on soit dans la vallée, et comme ils ne sont pas d'une originalité percutante,

immeubles de rente ou maisons d'une architecture douteuse, cela ne rehausse pas l'impression que vous laisse les lieux.

Plus loin, en dessous de la route, en direction de Berbenno, c'est l'ancienne maison de la famille Carminati dont fit partie le ci-dessus Pietro. Outre cette bâtisse encore habitable, on trouve dans le bas des prés une sorte de petit hameau, quant à lui complètement laissé à l'abandon et dont les maisons s'écroulent. On le retrouvera en photo plus bas. Quoique à la dérive, il n'en distille pas moins une sacrée poésie et plus d'une fois nous nous sommes plu en rêve à le restaurer afin de lui faire retrouver sa splendeur d'antan, alors que les maisons étaient belles. Certes, l'endroit est au revers, le soleil l'hiver n'y donne que peu, tout cela a probablement contribué à faire désertier ces bâtisses que désormais l'on n'habita plus, ni même n'entretint plus. Et quand le toit commence à percer, c'en sera vite fini de vos intérieurs.

Blello a aussi cette particularité d'être un coin à châtaignes. Des arbres nombreux en donnent à profusion, en particulier sur le territoire des frères Carminati que les connaisseurs savent envahir au bon moment et s'y servir sans rien à demander à personne. Ce qui ne laisse pas de troubler tout de même ces durs à cuir dont l'histoire serait véritablement à faire.

Blello, au final, de par cette situation au revers, une terre dure qui engendre en conséquence des individus de même bois qui ainsi feront parler d'eux plus qu'il ne serait nécessaire !



Peut-être les plus anciennes maisons et granges de Blello, en contrebas de la route principale (plus de bistrot ni magasin en 2017 ; les achats désormais se font à Berbenno, à quelque 5 km de là.





Eglise de Blello vers 1995 environ. Alors on pouvait encore l'apercevoir du versant opposé.





## Une visite à Blello en été 2011



Un intérieur traditionnel avec des peintures murales d'une qualité relativement ordinaire. Le rococo est aussi passé par là, quoique somme toute d'une manière peu excessive. Nous ignorons si cette restauration a recouvert des fresques anciennes, n'ayant par ailleurs pas idée de l'époque de construction de cette jolie église.



Une vierge ou Marie-Madeleine à la poitrine valorisante, revêtue d'une robe d'un rouge lumineux, orne le fond de l'église.





Fresque murale du plafond et Christ à l'agonie figurant sur l'une des parois.







La tour de l'église, et à gauche le bâtiment indépendant dont nous ignorons les fonctions d'origine.





Une restauration récente en bonne et due forme, simplement peut-être un peu trop excessive.



La pierre de Pietro Battista Carminati dit Pipa, ancien muretier.



L'art est aussi présent dans ce tout petit cimetière de montagne.



**Une visite au domaine des Carminati – Pietro, Ernesto & Co. -**



Jardin de la maison d'habitation actuelle.



A peine en dessous du jardin se présente les champs du petit vallon, avec au bas « le hameau », fait de deux maisons, une troisième est à droite, dans les arbres, complètement en ruine.







La végétation aura tôt fait d'absorber ces maisons que de toute évidence l'on ne remontera pas.



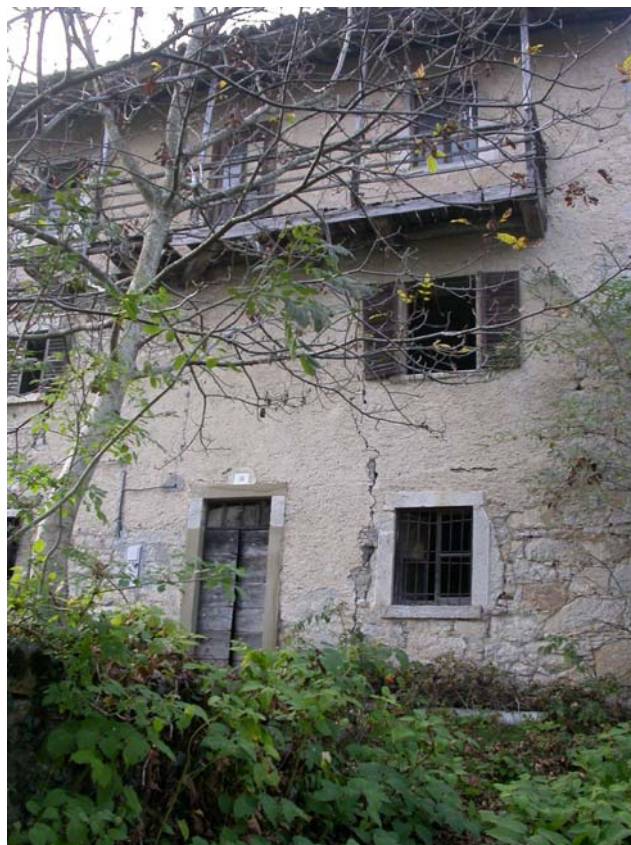


Des portes qui ne s'ouvriront plus et des balcons qui s'en iront en pourriture et en pièces détachées absorbées par les sols.





On imagine aisément ce que pourraient être ces deux maisons habilement restaurées.

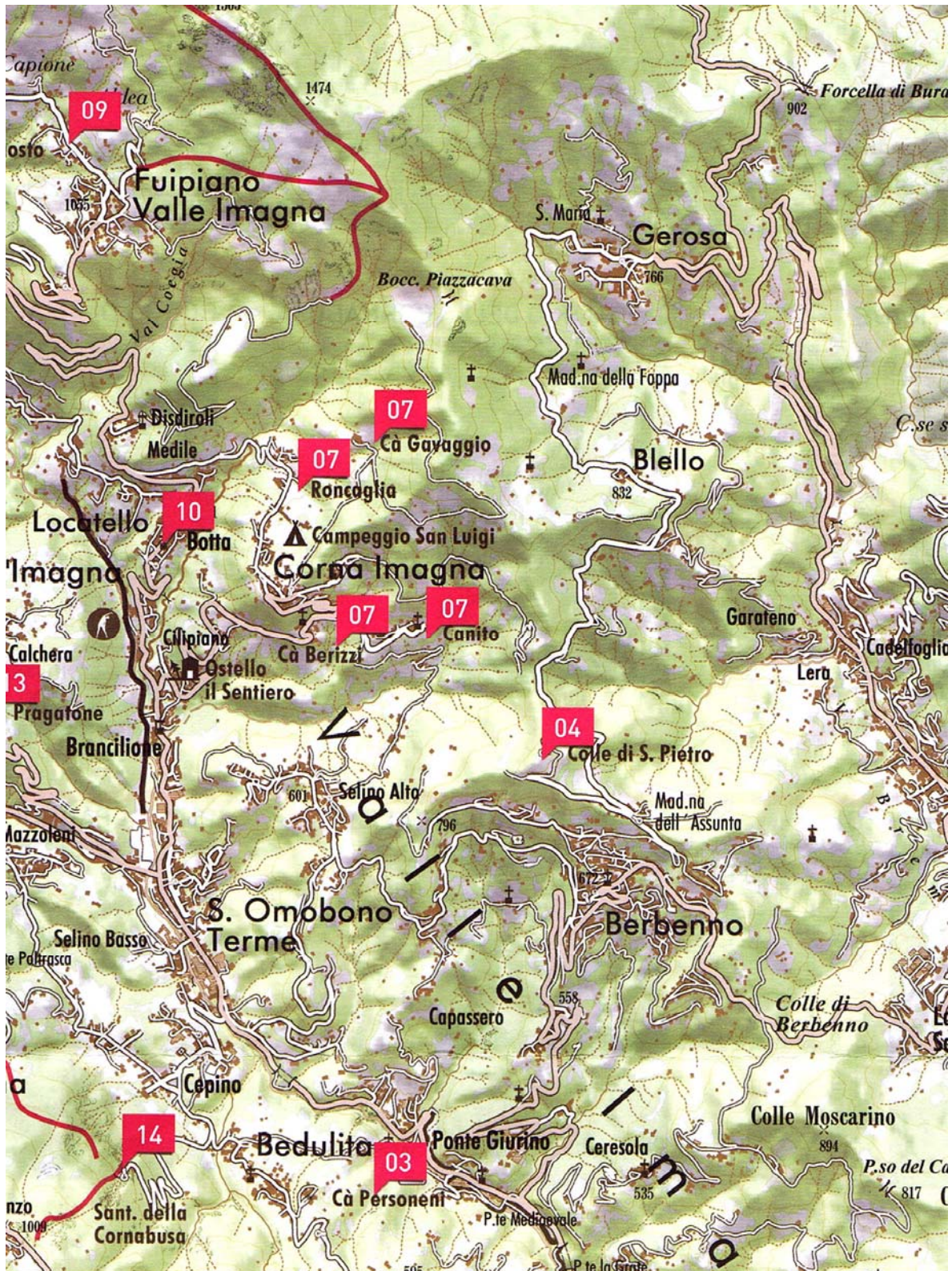






L'intérieur n'est plus que poussière, chénit, meubles à l'abandon.





Blello, entre Berbenno et Gerosa. Les routes sont étroites, dans ce pays!

Ernesto, qui ne rentre désormais plus au hameau natal, il n'y aura donc personne pour reprendre et réaménager ces vieilles maisons qui finiront par



crouler, et pourtant Dieu sait si elles étaient belles en leur âge d'or, vint donc en Suisse où il fut un fameux bûcheron, malheureusement jamais à l'abri des accidents, petits et grands. Le métier est rude et un moment d'inattention et vous voilà sous une plante ou tout au moins agrippé par l'une ou l'autre de ses branches. Et puis les outils eux aussi, tranchant, offrent des risques en permanence, mieux encore la puissante tronçonneuse dont on entend le son d'abeille au fond des bois.

Ernesto Carminati participa à l'érection d'une charbonnière de démonstration aux Bioux lors des fêtes du 600<sup>e</sup>. Retrouvons la par la grâce des photos de Gilbert Rochat dit Gibus.



Les vrais de vrais, Joseph Valceschini, Ernesto Carminati, son beau-frère, et Lorenzo Pellegrini, déjà rencontré dans une autre rubrique. Les débuts de la construction : un pieu fiché dans le sol, un échafaudage de bûches empilées les unes sur les autres, et les branches que l'on applique contre cette construction.





Toutes les branches ayant été appuyée contre le cœur de la charbonnière, il convient de recouvrir le tout de feuilles mortes puis de terre.







Comme une grosse taupinière.



A surveiller nuit et jour.



Boucher des trous en rajoutant de la terre s'il le faut, piquer la charbonnière pour créer des trous d'évacuation de la fumée.



Elle fumera combien d'heures ou de jours ? Deux ou trois sans doute.

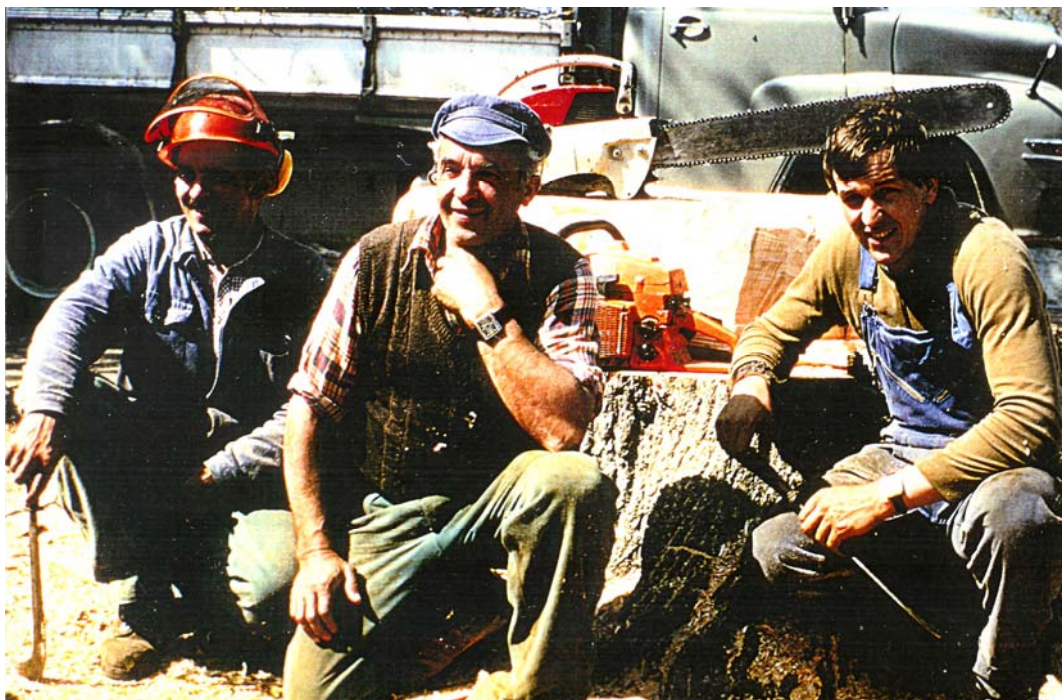


Le résultat peut être parfois quelque peu décevant.



Ici on pourrait parler d'une réussite correcte.





Forêts de la commune du Lieu, de g. à dr. : Ernesto Carminati, son beau-frère Umberto Valceschini et Henri Golay, alors bûcheron.



*De gauche à droite : Giuseppe et Umberto Valceschini, Ernesto Carminati.*

Dans les temps morts l'équipe des bûcherons de la commune pouvait procéder à divers travaux d'entretien ou de restauration, comme ici la mise d'une chape de tavillons à vent du chalet de la Tépaz, en 1991-1992.



L'interrogation d'Ernesto et de son épouse Franca Locatelli a été faite dans les conditions suivantes fixées dans l'ouvrage *Storie di emigranti*, pp.

*Le Lieu. I coniugi Ernesto Carminati e Francesca Locatelli.*

*Lui nativo della Nonsiàda (Blello) e lei della contrada Grömèl di Brembilla. Nella tranquilla giornata di un pomeriggio domenicale stiamo seduti attorno al tavolo della sala, dove troviamo pure Lorenzo Pellegrini, il solitario Lorenzo che presenterò più avanti, ma per ora silenzioso assiste e segue il discorso. Ernesto domina con parola precisa e autorevolezza, grazie ai suoi*

*settant'anni superati bene anche fisicamente, vivace nella narrazione non solo quando si tratta di còpe e stèr e delle dure giornate di lavoro su nei boschi. Circa i rapporti con gli svizzeri, racconta di uno scontro finito in tribunale per incidente d'auto appena fuori di casa propria: poiché l'autista investitore aveva osato affermare che qui l'étranger è sempre protetto, e fatto ricorso presso il tribunale federale, il nostro Ernesto uscì "coi piedi bianchi" anche in questo recours.*

*Rinaldo, arrivato con Vito da altro servizio, è pregato da me di fissare con la macchina fotografica la parte superiore del televisore: c'è una immagine della Madonna della Cornabusa. I Carminati sono devoti del Santuario, dice Ernesto con la conferma della moglie Francesca, venuta in Svizzera a sedici anni assieme al padre muratore.*

*Ora i coniugi anziani ma sempre validi, con un figlio sposato e due nipoti, e la figlia infermiera fuori paese, trascorrono una vita tranquilla con le occupazioni dell'orto: lui, nel ricordo lontano di quando doveva raggiungere la foresta con un trabiccolo ricavato da pezzi di due "ex biciclette".*

*Le Lieu. Nei boschi e radure con Ernesto Carminati, il bûcheron.*

*Dopo l'incontro in casa di ieri pomeriggio, ecco – sempre seguendo il programma di Vito, che ci accompagna – l'uscita di esplorazione. Egli, originario di Blello, è qui da cinquant'anni. Nella tenuta da lavoro, cioè in tessuto blu compresa la caschetto, sale sull'automobile di Vito, noi tre dietro, per andare nei boschi, anzi anche attraverso radure. Sono - egli ci spiega - le zone già senza alberi, o abbattuti dall'uomo, oppure sradicati per cicloni o altri guai: qui gli svizzeri non fanno più nuove piantagioni, ma lasciano che queste strisce si trasformino in pascoli per le greggi. Sono appunto segnati steccati e sentieri di accesso con i muretti a secco, opera soprattutto di manovalanza italiana, con pure tettoie di riparo (coèccc) e pozzi per l'acqua piovana di raccolta piuttosto ingegnosa. La stagione avanzata ha fatto scendere dal monte ogni specie di bestiame: le caratteristiche mucche pezzate sono ora all'esterno delle fattorie, dove possono in parte essere foraggiate anche con l'erba superstita dei prati, ma le greggi non si vedono, eccetto un piccolo raggruppamento indicatomi da Rosa, quando un pomeriggio l'ho accompagnata in auto per acquisti alimentari, appena al di là del confine con la Francia.*



Un autre couple, Giovanni Carminati et Pace Locatelli eut la visite des enquêteurs :

Nella serata piovigginosa troviamo marito e moglie, presente pure un figlio studente (forse sedicenne) silenzioso, autore probable dell'affissione – a pa-

*rete della cucina e dell'ingresso – di estratti, riviste e stampe riportanti massime e “pensieri della sera”! Il capo di famiglia è in libertà, cioè piedi calzati in zoccoli, occhiali, calzoni da riposo, stempiato con folta aureola, già nel nostro incontro del bosco nascosta sotto berrettino anche ridicolo: lì l'abbiamo trovato intento tutto solo ad aggredire – si sarebbe detto da rabiùs – i grossi e altissimi abeti, che abbatte, dopo averne scalzata la base, denuda di rami e scorteccia. Nato a Blello nel 1941, emigrò a quindici anni in Francia (a Grenoble) fino al 1968, con vita grama per le continue còpe di tutta l'annata lavorativa, da marzo a dicembre.*

*Ma Giovanni anche oggi rivela forza straordinaria quando al mattino, lasciata la sua rossa auto sulla solitaria strada nel bosco, riprende gli attrezzi, pur essi lasciati la sera precedente, “combatte” con le piante, certo sempre da vincitore! Nella tranquilla sera, anche la moglie ci accoglie, in calzoni neri e golfino verde,: nata a Blello e venuta in Svizzera, ha lavorato per servizi domestici.*

*Essi sono forse in casa d'affitto, ma ambedue aspettano la pensione per tornare alla loro Blello, villaggio non meno solitario delle foreste di Francia e della Vallée, così familiari per l'esperto bûcheron, ma casa loro!*

Giovanni Carminati souhaitait rentrer de manière définitive dans sa maison de Blello. Son épouse n'était pas d'accord de quitter Le Lieu. En compensation Giovanni se rendait souvent seul en vacances en ses lieux d'origine. C'est là qu'il décéda il y a quelques années.

Chose surprenante, à la Vallée, et en particulier entre Le Lieu et les Charbonnières, on pouvait l'apercevoir tous les jours qui arpentait le bitume avec une régularité confondante. Or un jour, qu'il se trouvait à Blello, il gagna à pied le fond de la vallée. Entre Cadelfoglia et Capreduzzo, villages ou hameaux situés en amont de Brembilla, se sentant mal, il s'assit sur un banc. Et c'est là qu'il décéda peu après.

Quelques photos tirées de Stori di emigranti, 2003, témoignent de ses activités anciennes de bûcherons. En voici trois. On pourra par ailleurs voir à l'œuvre Giovanni Carminati dans le film de 2003, Une vita altrove, d'Aberto Cima. Son activité de bûcheron y est filmée dans un enchevêtrement invraisemblable d'arbres tombés suite à une tempête. La virtuosité et la rapidité de l'homme, tronçonneuse à bouts de bras, est confondante. Et c'est bien là que l'on pourrait dire :

- C'étaient de sacrés bûcherons !



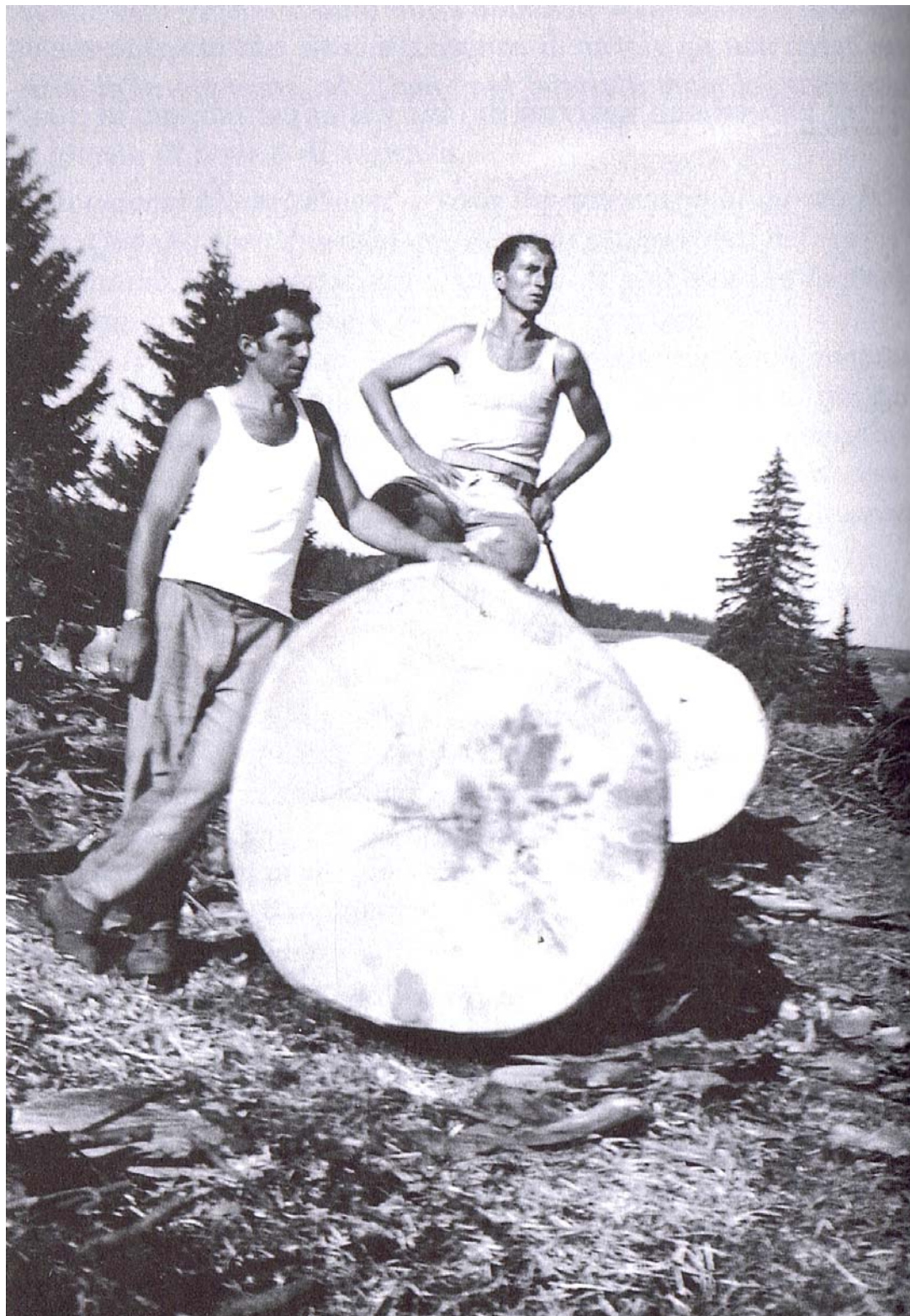








**Parcours de Ernesto Locatelli – Storie di emigranti, 2003 -**





## **Conquistata casa e lingua, vive negli affetti e nei ricordi.**

*Francesca Locatelli è venuta a Le Sentier nell'anno 1951 da Brembilla, a soli sedici anni, con il papà muratore, presso una sorella. Al paese non c'era lavoro perché, pur essendo sette sorelle e avendo quattro o cinque mucche e padre emigrante, al paese erano considerati "ricchi".*

*La sistemazione al Piguet Dessus in sei (in aggiunta alle altre due sorelle era venuto anche lo zio) appariva piuttosto campale: pur venuto per un controllo, il padrone non diede un letto in più (esse da casa avevano portato i sacconi, riempiti con paglia in luogo degli scartòss, cioè con le foglie di pannocchie).*

*Ha scherzosamente raccontato le difficoltà della lingua straniera: voleva uno specchietto (glas) ma aveva pronunciato glasse e le arrivò un gelato (glace); per avere in prestito un po' di olio (huile) da una vicina, disse lui (lei)...*

*Si era preoccupata di farsi un po' di dote e così aveva fatto la cresta sulla busta paga, dando al padre solo duecento dei duecentotrenta franchi ricevuti quindicinalmente.*

*Dopo il matrimonio in Italia (Ernesto era ancora saisonnier, stagionale), Francesca ritornò per la morte del padre (nel giugno 1962), poi rimase in baracca un periodo con il marito: vennero i figli ed ebbero finalmente una casa di proprietà, ma le donne svizzere al suo "Bonjour, Madame", ricambiavano solo con "Bonjour"... Comunque Francesca, accanto al marito, è una ospitale padrona di casa, con i capelli scuri e gli occhiali autorevoli: sopra il televisore c'è un quadretto che rappresenta la Madonna della Cornabusa!...*

Ernesto Carminati, marito di Francesca Locatelli, con il fratello Lino. *Le Brassus* 1995.

## **Il papà era emigrante, ma la famiglia è sempre rimasta in Italia.**

Mi chiamo Francesca Locatelli<sup>1</sup>, moglie di Ernesto Carminati, sono nata nel Trantaquattro a Brembilla, nella contrada Grumello, e ho raggiunto la *Vallée* nel Cinquantuno, all'età di sedici anni.

Aveva qui il papà, che faceva il muratore, e anche la sorella più anziana: lei era giunta qualche anno prima, quando, nel Quarantasette, le fabbriche di orologi hanno incominciato ad assumere stranieri, soprattutto donne italiane. In quel periodo erano proprio le donne a lavorare in fabbrica, mentre l'ingresso degli uomini negli stabilimenti è avvenuto intorno ai successivi anni Settanta. Il papà aveva solo il contratto stagionale, come i boscaioli, quindi durante l'inverno ritornava a casa.

In famiglia eravamo sette sorelle, cinque delle quali sono venute qua a lavorare. Non avevamo fratelli. Prima di raggiungere la Svizzera, abbiamo cercato di essere assunte a Brembilla in una torneria, ma siccome avevamo il papà che lavorava in Svizzera, per loro noi eravamo una famiglia ricca, quindi non ci hanno prese! Siamo rimaste dunque al villaggio fino a quindici o sedici anni, perché avevamo là quattro o cinque mucche e un po' di terreno, ma poi, una alla volta, appena raggiunta l'età per l'espatrio, siamo partite. A Brembilla, i primi ad essere assunti erano quelli che frequentavano la piazza, mentre quanti scendevano dalla montagna... rimanevano sempre in coda nella lista delle assunzioni e, alla fine, dovevano decidersi e andare all'estero! Il mio papà è sempre stato emigrante: prima fu in Francia, dopo è venuto in Svizzera, sempre con contratti stagionali. La mamma, invece, rimaneva a casa, con le sorelle piccole e le poche mucche da accudire: non ha mai pensato di venire in Svizzera, con il papà, e ri-

1 Questa testimonianza è stata offerta da Francesca Locatelli, nata a Brembilla (Bergamo) il 19 dicembre 1934, durante una intervista effettuata il 21 ottobre 2001, nella sua abitazione privata di *Le Lieu (Vallée de Joux, Nord Voudois, Svizzera)*. Durata: 2.00'41" e 0.45'58. Tecnica della registrazione: Digital Audio Tape. Supporto master e sua localizzazione: DTFD000061 e DTFD000062, Archivio dei fonodocumenti del Centro Studi Valle Imagna.



unire così la famiglia, perché a quei tempi l'abitudine era che la famiglia rimanesse in Italia. A quei tempi, poi, non era facile ottenere il permesso di portare qui la famiglia, a meno che si affittasse un appartamento: ma dove e con quali denari? Soldi non ce n'erano e le poche palanche che si guadagnavano bisognava metterle via tutte. A me hanno consentito di venire in Svizzera a sedici anni, perché avevo qui il papà, altrimenti non avrei potuto fino a diciotto. Io, in quei primi anni, vivevo con il papà e la sorella. Prima è venuta qua la sorella più anziana, nel Quarantasette. Noi, invece, ci siamo arrivate nel Cinquantuno: a gennaio la seconda sorella e, pochi mesi appresso, l'ho raggiunta anche io. Eravamo quattro sorelle, più il papà, tutti alloggiati in una vecchia baracca al *Piguet Dessus*.

### **I primi anni dormivamo in tre in un letto.**

Noi abitavamo in una contrada, al *Piguet Dessus*, non proprio al centro del paese. Alcuni dirigenti delle fabbriche aiutavano le operaie a trovare una sistemazione in paese. Una mia sorella, la seconda, aveva chiesto al padrone della fabbrica se gli prestava un letto: quello è venuto a casa nostra, per vedere come eravamo sistemati. I primi anni, dormivamo tre in un letto. Il figlio del padrone ci aveva dato la lettiera mentre noi, come base, avevamo steso alcune assi; dall'Italia, invece, avevamo portato qui i pagliericci, che là ormai non usavamo più.

La fabbrica affittava i letti e mia sorella gliene aveva chiesto uno; quando il padrone venne a vedere dove eravamo sistemati, constatò che il nostro alloggio era occupato dal papà, da uno zio e noi, quattro sorelle, e quindi ha detto:

“Siete qui tutti insieme, quindi potete aiutarvi tra voi. Anche io ho dormito un tempo nella paglia!...”.

Così, non le ha dato il letto. Dopo, però, un po' alla volta, ci siamo procurati il necessario. Non si spendevano molti soldi per comperare cose nuove e... si cercava di trovare quello che occorreva soprattutto nell'usato, magari andando in quelle case dove

c'era stato qualche lutto recente. Qui in Svizzera, infatti, facevano le *mises* (le vendite), cioè esponevano all'incanto suppellettili e oggetti per coloro che erano interessati ad acquistarli. Insomma, noi si cercava sempre di risparmiare in ogni modo. La nostra vita era così.

### **La vita in Svizzera, tra fabbrica e casa.**

In fabbrica si stava bene. Si lavorava, perché, *pòta*, ne facevamo del lavoro. Noi costruivamo e montavamo alcuni pezzi dell'orologio, tutti molto piccoli, e il nostro era soprattutto un lavoro di precisione. La mattina ci alzavamo alle sei, perché dovevamo fare circa venti minuti di strada a piedi, per arrivare in fabbrica: noi siamo sempre andate avanti e indietro a piedi, senza mai acquistare una bicicletta, sempre per non spendere. Il lavoro in fabbrica iniziava alle sette e bisognava arrivare là ben pulite e presentabili, col nostro grembiule in ordine. Lavoravamo dalle sette fino a mezzogiorno, poi sulla strada del ritorno verso casa, passando davanti al fornaio, entravamo a comperare la nostra pagnotta. Solitamente a mezzogiorno si mangiava un po' di pane e formaggio, non certamente la carne; a volte prendevamo anche un po' di pesce in scatola, soprattutto sardine. Presso il negozio noi avevamo anche il libretto della spesa, ma preferivamo pagare subito perché, in quel periodo, ci pagavano ogni quindici giorni. Appena arrivate a casa, d'inverno, bisognava subito accendere la stufa ma, quando il locale incominciava a scaldarsi, era già l'ora di uscire. Insomma, a mezzogiorno mangiavamo sempre al freddo. Il lavoro in fabbrica, poi, riprendeva all'una e mezza e, quindi, avevamo da percorrere ancora il nostro quarto d'ora o venti minuti di strada: bisognava andare, sia con il bello che con il cattivo tempo! Però, una volta arrivate in fabbrica, lì si stava bene: l'ambiente era riscaldato e dunque si lavorava bene. La sera l'orario terminava alle cinque e mezza: poi a casa avevamo da fare un po' le nostre cose. *Pòta*, con noi c'erano il papà e lo zio, che facevano ritorno più tardi, e toccava a noi preparare da mangiare anche per loro. La



domenica il papà comperava mezza testa di mucca, la spalpava e poi la facevamo arrostitire in una marmitta di ghisa, con le patate! Quello era il grande pranzo della domenica! Quando, invece, non c'era la carne, il papà impastava una bella padella di gnocchi! Lui in Svizzera non ha mai comperato una bistecca.

### **Ah, è stata dura imparare la lingua, eh!**

In fabbrica c'era la segretaria, che ci assegnava il lavoro: durante i primi quindici giorni, per imparare bene in mestiere, quella donna ci diceva di lavorare piano, così da potere acquisire meglio la necessaria manualità.

Più avanti, quando avevamo imparato, lavoravamo quasi sempre a contratto, a cottimo insomma: tanti pezzi tanti franchi, pochi pezzi pochi franchi. Stava a noi scegliere: se lavoravamo bene e se lavoravamo tanto, guadagnavamo molto! La fabbrica aveva i suoi orari e la sera non potevamo fermarci per ore in più a lavorare. A volte, però, quando era necessario, la direttrice ci faceva fare ore supplementari, le quali ci venivano pagate un po' di più, perché fatte in aggiunta all'orario normale di lavoro.

Soprattutto nei primi tempi, non era facile comprendere quello che ci dicevano, non conoscendo noi la loro lingua. Abbiamo avuto la fortuna di avere in fabbrica una segretaria italiana: quella donna era venuta qua, insieme a una mia sorella, nel Quarantasette quando parlava già il francese. Lei aveva il compito di assegnarci il lavoro: se, ad esempio, io montavo solitamente mille pezzi al giorno, lei tutte le mattine mi consegnava quel quantitativo di materiale in lavorazione.

C'erano le altre due sorelle, venute qui prima di me, che avevano imparato bene la lingua: noi, dunque, cioè io e l'ultima sorella più giovane, non andavamo nemmeno a fare la spesa, perché agli acquisti provvedevano loro.

Siamo così state qui due anni senza imparare a parlare il francese. Più tardi, però, quando le due sorelle maggiori se ne sono andate, abbiamo dovuto arrangiarci da sole. Poi, assieme a noi, è venuta

qua pure una nostra cugina: quella stava sempre vicino a noi e ci seguiva passo passo, perché non conosceva la lingua.

Quando andavamo nei magazzini, per comperare qualcosa, lei, dietro di noi, scoppiava dalle risate, mentre io e mia sorella ci arrangiavamo come potevamo per farci capire. Quelli del magazzino ci domandavano che cosa volevamo. Noi continuavamo a ripetere:

*“Je aimerais..., je aimerais...”*.

Insomma, noi, poverette, ci siamo arrangiate come potevamo!

Dopo, *pòta*, nella fabbrica dove lavoravamo c'erano anche tante svizzere: una parola oggi, una parola domani, una parola con una e una parola con l'altra, alla fine siamo riuscite ad apprendere questa lingua! Però non è stato facile.

Lorenzo, ad esempio, ricorda un fatto simpatico: c'era la Ginetta, con altre tre o quattro ragazze, che erano andate a comperare uno specchio! Hanno detto a quello del magazzino:

*“On aimerais bien un eglasse...”*.

Gli hanno portato lì il gelato, al posto dello specchio! Sono andate via ridendo, con il loro gelato!

Quante sciocchezze! Una volta, il mio papà mi aveva mandato nella casa dei padroni, a chiedere in prestito un po' d'olio per condire l'insalata, perché noi eravamo rimasti senza.

“Vai là, dalla padrona, e chiedile se ti impresta un bicchiere d'olio”, mi ha detto il papà.

Senza indugiare, sono andata là a chiedere questo olio:

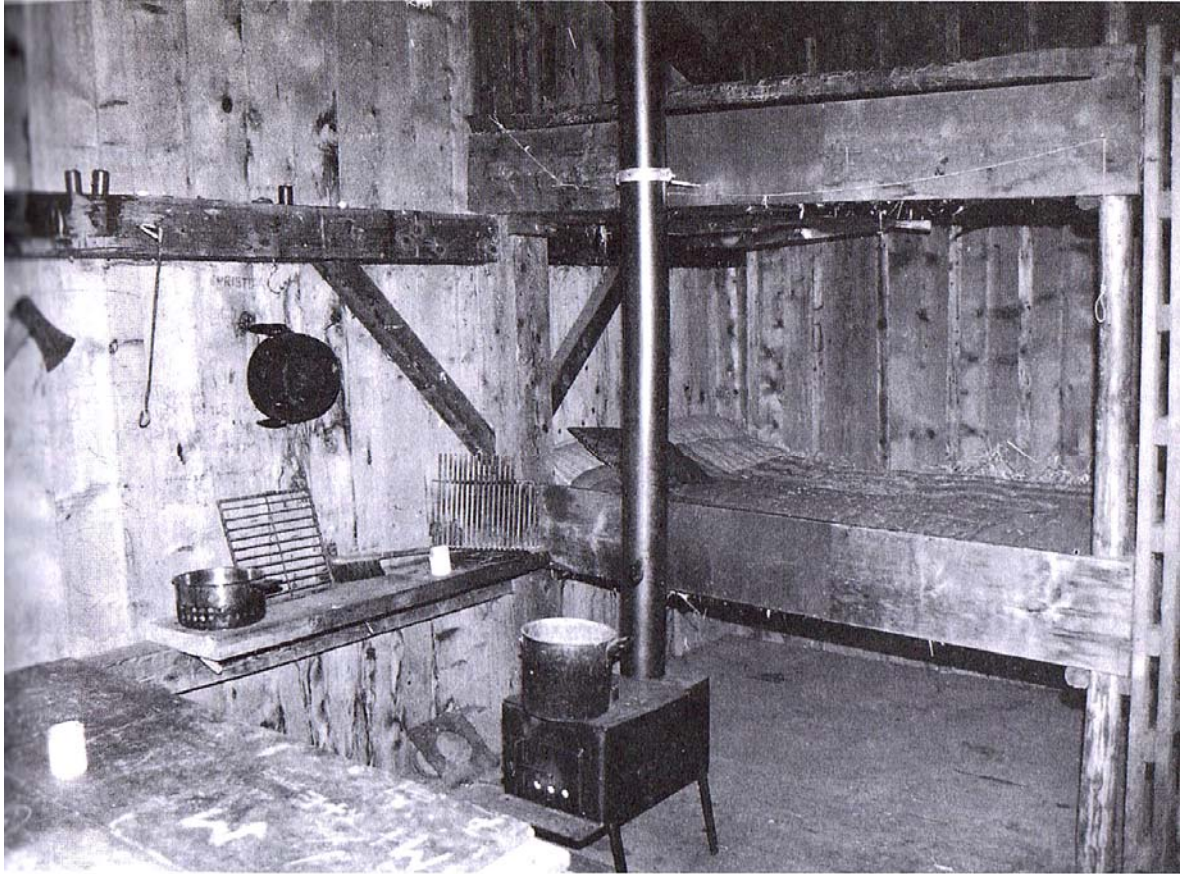
*“Je aimerais ön peu de lui...”*.

L'olio si chiama *huile*, mentre io avevo pronunciato “*lui*”, che vuol dire “lei”. Madonna... quante sciocchezze si dicevano! Ah, è stata dura!

La lingua l'abbiamo imparata in questo modo, a forza di ascoltare le parole, perché noi non siamo andati a scuola.

Interno di una baracca di boscaioli nella foresta del Risoux.







## **La mia dote con i risparmi della Svizzera.**

Io ho conosciuto mio marito al *Piguet Dessus*, dove c'era una piccola osteria: molti italiani andavano là a ballare, ma noi non eravamo capaci e non osavamo entrare in pista. Una scappata, tuttavia, la domenica sera, la facevamo sempre al *Piguet Dessus*: andavamo solamente a guardare quelli che ballavano. Ci siamo sposati in Brembilla, perché mio marito, in quel periodo, era ancora stagionale, ma siamo subito ritornati qui: ci siamo maritati nel Sessantuno e nel Sessantadue mio marito ha ottenuto il contratto di lavoro annuale. Mi ricordo che, nel Sessantadue, le mie vacanze di luglio, anziché ritornare in Italia ((dove ero stata solo un mese prima, per la morte del papà) le ho passate su nel bosco, assieme a mio marito: io rimanevo in baracca e gli preparavo da mangiare.

Fino al matrimonio, io ho sempre consegnato i soldi che guadagnavo in Svizzera al papà. Prendevo paga ogni quindici giorni: mi ricordo che, nei primi tempi, cioè nel Cinquanta, riscuotevamo circa cinquecento franchi al mese. Ogni quindici giorni ci consegnavano la nostra busta, in fabbrica, nel posto dove eravamo sedute a lavorare. Adesso, invece, la paga la mandano direttamente in banca, ma un tempo ci davano proprio la busta, contenente i soldi in contanti! Io la aprivo sempre, perché non la consegnavo al papà intera: gli davo duecento franchi ogni quindici giorni, mentre il resto lo tenevo, per comperarmi quel tantino di dote che mi sono fatta. I soldi si tenevano da conto, eh, e non si spendevano così, ai quattro venti! Io, in questo modo, mi sono fatta l'occorrente per il matrimonio.

Nei nostri programmi, c'era anche il ritorno per sempre un giorno in Italia.

All'inizio, quando eravamo qui e non avevamo figli, coltivavamo quell'idea: pensavamo di stare qui qualche anno, per poi rientrare definitivamente in Italia. In realtà, molti partivano sempre con questa idea:

“Stiamo qui qualche anno a lavorare, poi facciamo ritorno”.



Dopo, però, i bambini sono diventati grandi qui, sono andati a scuola, sono cresciuti in questo ambiente e... oggi come si fa a lasciarli da soli? Come si fa a portarli in Italia?

**Noi potremmo stare qui anche cent'anni, ma saremo sempre stranieri.**

All'inizio, nei primi anni d'emigrazione, pensando alle relazioni con i locali, devo dire che gli svizzeri ci accettavano sicuramente meno che adesso. Ah, gli svizzeri sono stati *très, très, très durs! Pòta*, noi eravamo stranieri. Adesso ci trattano meglio forse anche perché, dopo di noi, sono venuti altri stranieri meno simpatici, ai quali gli svizzeri hanno dovuto dare molto di più di quanto avevano dato a noi, soprattutto alloggio e soldi, senza ottenere un risultato paragonabile a quello che abbiamo prodotto noi.

Solamente allora hanno finalmente capito chi sono gli italiani e soprattutto i bergamaschi!

Noi, dopo la guerra, siamo stati i primi italiani a venire qua e loro non erano abituati a vedere e ospitare stranieri nel proprio paese. In quel periodo, dunque, ci vedevano male, ma i rapporti sono migliorati più avanti. Forse oggi ci hanno accettati, però anche se potessimo stare qui cent'anni, noi saremmo sempre stranieri.

Ci hanno sempre fatto capire che noi, in fondo, siamo stranieri.

Anche al giorno d'oggi, quando andiamo in paese per la spesa, o a fare una cosa o l'altra, dall'inizio abbiamo imparato sempre a dare a tutti il saluto:

*"Bonjour, madame"*.

*"Bonjour"*, è la risposta, ma non si fermano a dialogare. Invece, quando si incontrano tra di loro, si parlano, le donne del paese chiacchierano di questo e di quello. Con noi questo succede raramente. Noi li salutiamo sempre, perché siamo stati abituati così. Loro si sentono sempre in casa propria e superiori a noi.

Nei primi anni che ero qui io, questo atteggiamento era ancora più manifesto. Adesso anche gli svizzeri sono diventati più docili perché, *pòta*, a forza di essere qui sempre accanto a loro, si sono

abituati a vederci. Una volta, quando arrivava l'autunno, aspettavano solo che noi ce ne andassimo, alla fine della stagione, come le rondini, e dicevano:

“Arrivano, poi partono...”.

Noi eravamo quelli che arrivavano e che partivano. La primavera dicevano:

“*Elles reviennent les hirondelles!*”, le rondini facevano ritorno!

Però è brutto, eh! E mio marito, a volte, diceva loro:

“*Il n'y a que les corbeaux, qui restent sur la place!*”, sono solo le cornacchie che restano sul posto!

Insomma, in casa nostra siamo padroni noi, ma fuori... no. Io ho sempre rimarcato il fatto che qui, in Svizzera, siamo visti come italiani, mentre in Italia siamo guardati come svizzeri. Per l'Italia, cioè, noi siamo i ricchi.

Specialmente all'inizio, quando facevamo rientro al paese natale, ci dicevano:

“Ah, arrivano gli Svizzeri!”.

Penso però che, se gli svizzeri fossero al nostro posto, in Italia noi ci comporteremmo pressappoco! Allo stesso modo anche nei nostri paesi, in Italia, quando arriva qualche straniero, lo guardiamo un po' così, eh, di traverso!

### **La Vallée de Joux oggi è profondamente cambiata.**

La Vallée de Joux cinquant'anni fa, come l'abbiamo conosciuta noi la prima volta, rispetto ad oggi è certamente cambiata. E' cambiata dal giorno alla notte. Molte cose non sono più quelle: il lavoro, il comportamento delle persone, il paesaggio.

Ad esempio, quando eravamo in fabbrica, noi non potevamo cambiare datore di lavoro: bisognava stare lì, in quello stabilimento che risultava sul contratto individuale, anche se non piaceva; eravamo state assunte lì e bisognava starci!

Solamente più avanti, con il passare del tempo, abbiamo potuto spostarci. Noi oggi, soprattutto attraverso i figli, siamo diventati un po' svizzeri. Pòta, nostro figlio, ad esempio, ha sposato una



svizzera. La figlia, invece, non è sposata, ma vive vicino a Losanna, dove fa l'infermiera: ha il suo appartamento e viene su ogni tanto a trovarci.

Il figlio ormai è inserito pienamente nella società svizzera: non c'è nemmeno da parlargli di trasferirsi in Italia. Lavora qui, in una fabbrica d'imballaggio, anch'egli nei pressi di Losanna. Con i nostri figli, il processo d'integrazione ha fatto un passo in avanti, anche se noi abbiamo mantenuto la cittadinanza italiana. Quella svizzera non l'abbiamo mai richiesta, né siamo interessati ad ottenerla: non ci sono vantaggi, c'è solo il voto, ma quello non ci interessa. I principali cambiamenti della *Vallée*, dal Cinquanta ad oggi, riguardano innanzitutto la mentalità, poi il lavoro, ma l'evoluzione più importante è stata quella del modernismo. La mentalità si è cambiata in bene, perché una volta questi abitanti erano più "caini". La nostra è stata l'ultima generazione a venire qua: dopo nessuno più ha fatto la valigia.

Oggi ci sono qui tanti frontalieri, provenienti dalla Francia: questi vengono a lavorare tutti i giorni e poi, la sera, ritornano a casa, in Francia, così si portano via...la ricchezza.

La gente originaria della valle, invece, oggi esce e va ad abitare altrove, soprattutto in pianura. Questo territorio non è più una terra d'immigrazione come prima, ma semplicemente una zona di frontiera comoda per la Francia.

Se domani fosse chiusa la frontiera, questa nostra valle rimarrebbe completamente a terra.

Nella zona, in tutta la *Vallée*, vivono oggi 6.400 abitanti e, ogni giorno, entrano 2.800 frontalieri francesi, per venire a lavorare nelle fabbriche, ma anche nell'edilizia e nell'industria. Vengono qua a lavorare e la sera vanno via.

I giovani di questa valle, invece, scappano tutti e sono ben pochi quelli che decidono di rimanere qui. Siccome, a causa della concorrenza frontaliere, il costo del lavoro scende, chi assume manodopera ha più scelta e, per lo stesso prezzo, può avere un frontaliere in possesso di scuole molto più alte.

Per questo motivo, quindi, la gente del posto è costretta a trasferirsi in altre aree della Svizzera, cioè all'interno, lontano dalle zone di confine. I giovani di qui si spostano cioè dove la manodopera frontiera non può arrivare.

### **L'ambizione di avere la casa di proprietà.**

Questa valle è cambiata anche come ambiente: sono state costruite molte casette, sui terreni dove prima esistevano solo fattorie. In questo cambiamento, il contributo dei nostri emigranti bergamaschi è stato importante e determinante, perché il novantacinque per cento dei bergamaschi che vive qui possiede oggi la propria casa. Nella *Vallée* non c'è più un bergamasco che abita in casa d'affitto! Tutti hanno l'abitazione di proprietà: o l'hanno costruita, oppure comperata. Gli svizzeri, invece, non ci tengono alla propria casa a differenza di noi bergamaschi.

L'ambizione principale di noi emigranti è stata quella di possedere un'abitazione di proprietà. Ad esempio, per noi, dopo il matrimonio, l'obiettivo da realizzare è stato avere una nostra dimora. Uno dei "bocconi" più amari che mio marito ha dovuto mandare giù, durante la nostra permanenza in Svizzera, è stato quando, tornato una sera dal lavoro, ha trovato una lettera del padrone di casa con la quale ci congedava, perché secondo lui il nostro bambino aveva fatto una cosa che non doveva fare.

Abitavamo in affitto nel medesimo edificio del padrone, ma in un altro appartamento. Secondo quello svizzero, nostro figlio gli aveva rovinato, con alcune martellate, un muretto nuovo. Noi non siamo riusciti a far confessare a nostro figlio, a nessun costo, che era stato lui! Però i proprietari avevano dato la colpa a nostro figlio e ci hanno mandato questa lettera di sfratto. In quel periodo, quando succedeva qualcosa, era certamente facile dare la colpa ad un italiano, perché eravamo più indifesi.

A causa di quel fatto, il padrone ci ha perciò intimato di lasciare libera la sua casa entro un certo tempo. Quella cosa ci ha turbato non poco! In quel periodo, però, mio marito era venuto a sapere



che la *Commune* di *Le Lieu* cercava boscaioli, perché la squadra che c'era prima era stata dismessa, dato che alcuni erano rientrati in Italia e altri avevano cambiato mestiere.

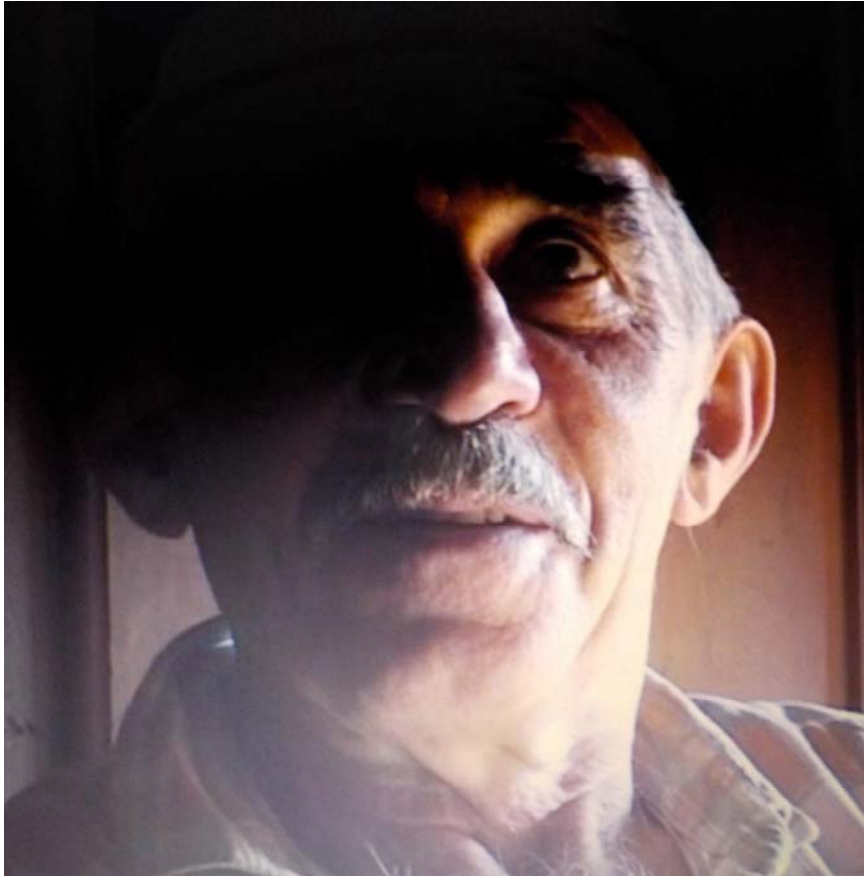
Avevamo pure letto sul giornale che, in quello stesso paese, c'era una costruzione in vendita. La *Commune* ha chiamato mio marito a lavorare, lui ha accettato e contemporaneamente abbiamo comperato un edificio nostro. In Italia mio marito conserva pure la casa paterna, una costruzione vecchia, dove vive ancora suo fratello. Di solito noi vi andiamo due o tre volte l'anno.

Ormai, però, non è più nostra intenzione programmare un rientro definitivo, perché adesso la nostra famiglia è qui...

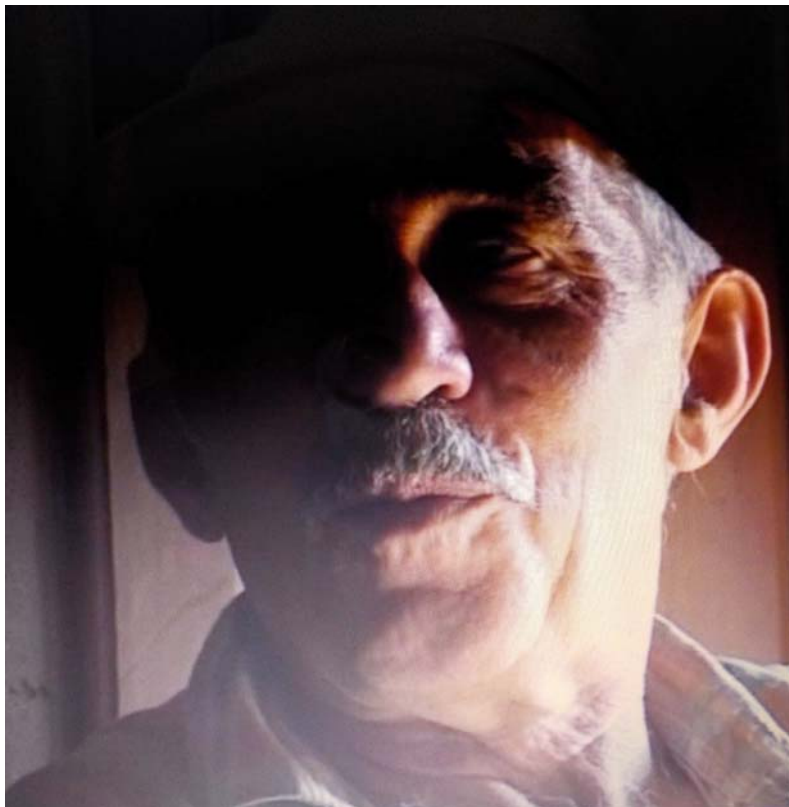
Photos tirées du film : *Una vita altrove*, d'Alberto Cima, 2003-2004. On y retrouve tout à loisir non seulement la figure centrale, Lorenzo Pellegrini, mais aussi Ernesto Carminati, Giovanni Carminati, Matteo Valceschini, et bien d'autres encore de cette vaste tribu !



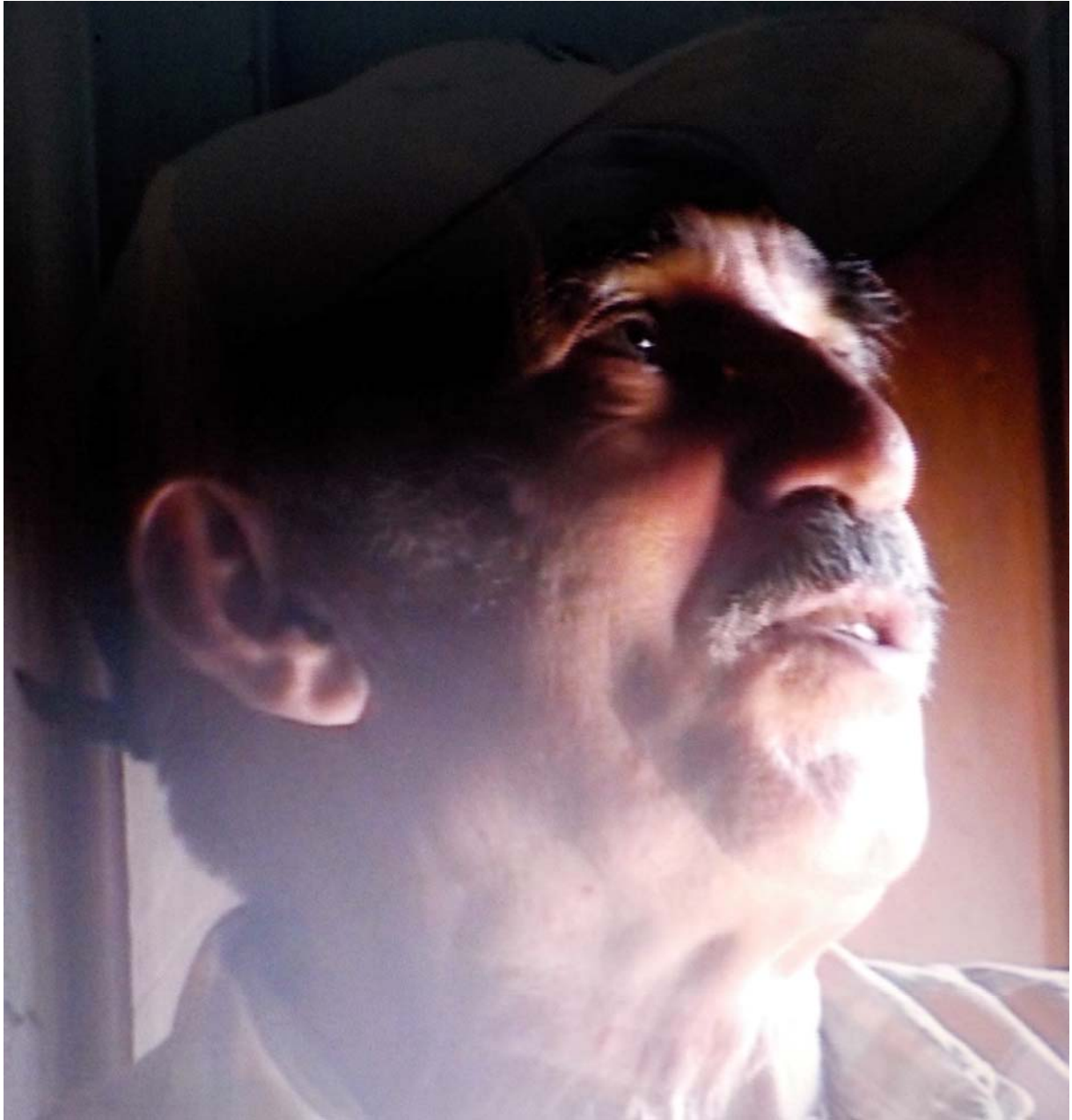
A domicile lors de l'interview.



Ernesto philosophe et revient sur son passé dans la chambre des bergers du chalet de la Petite-Chaux, dans la Combe des Begnines.







Ernesto se souvient aussi de la pluie qui martelait le toit du chalet lors des gros orages.